

**LES RIVIERES EPHEMERES  
d'Antoine BERTAL-MUSAC**

**(extrait)**

**© éditions du Masque d'Or, 2019  
tous droits réservés**

**1**

**J**E suis en panne. Pas une panne sexuelle, évidemment non, ni une panne mécanique qui est comme un acharnement du destin, ni même une panne électrique, ce qui est moins dramatique. Une panne d'inspiration. Mais d'ailleurs une panne est-elle forcément une tragédie ? Ce n'est peut-être qu'une trêve de l'âme, rien de plus, la nécessité de ressourcer mon esprit... Aaaaarrh... je sens que je perds la boule... Je tourne en rond dans ma tête comme dans un bocal. La rumeur s'est propagée à une allure folle accompagnée du bang assourdissant du mur sonique. En quelques minutes à peine tous les étages n'avaient que ce mot-là à la bouche: *Il est en panne ! Non ! Ce n'est pas possible, pas lui !?* En me dirigeant vers l'ascenseur, j'ai croisé des visages aux sourires crispés, des corps tendus et empruntés qui voulaient absolument éviter la confrontation, l'accolade amicale mais ô combien hypocrite... J'étais soudain comme un malade extrêmement contagieux... Mais quel crime odieux avais-je commis ? Je suis un auteur reconnu dans mon pays et même à l'étranger. Mes livres se tirent à plus de trois cent mille exemplaires et ils sont le plus souvent traduits au moins en anglais et en espagnol. Alors ? Que me reproche-t-on ? N'ai-je pas le droit de me reposer un peu ? De faire une pause ? Puisque mon cerveau me le demande... Oui, c'est vrai je n'ai pas été très honnête avec mon éditeur, j'ai joué... et j'ai perdu... Cela faisait des semaines que je retardais l'échéance, que je repoussais la remise de mon dernier manuscrit. Je me suis finalement présenté à notre rendez-vous avec une rame de papier vierge sous le bras... cinq-cent feuillets immaculés... Bon ben voilà, on ne va pas en faire un drame non plus ! Allez, ressaisis-toi, c'est juste une mauvaise passe. Qu'est-ce qu'ils en savent ces pauvres cons des épreuves que tu traverses ? Tu te souviens au début, quand tu as écumé toutes les maisons d'édition avec ton premier roman sous le bras ? Personne ne croyait en toi. On faisait semblant pour ne pas te décourager. Aaaaarrh... Tu te souviens de tout ça, hein ? De cette époque terrible où tu n'existais pas vraiment, où tes mots tombaient sur tes feuilles comme des cendres sur la mer ? *Vous devriez écrire pour un public plus large, moins intellectuel... voyez ce chapitre par exemple dans lequel vous décrivez un amour platonique entre vous et cet arbre majestueux... remplacez-le par une jeune fille, voire par une femme âgée... les gens aiment bien les trucs un peu gore, de la violence, de l'injustice, de la laideur et de la bassesse... il faut susciter des émotions fortes... vous savez les lecteurs veulent fuir leur quotidien, ils veulent qu'on leur vende du rêve, ils veulent pouvoir s'identifier à vos personnages, ils veulent vibrer... vous comprenez ? Ils ne vibrent pas dans leur vie souvent médiocre, il faut le reconnaître... ce sont des gens pas très élaborés et l'éternelle recette de l'amour, du sexe et de l'action sont imputrescibles...* heureusement que tu n'as jamais écouté ces sornettes ! Tu as préféré t'obstiner dans ta direction et un jour... enfin... ton livre s'est retrouvé dans les librairies... Tu les visitais incognito, tu t'installais dans un coin de façon à avoir une vue d'ensemble et tu observais discrètement les personnes qui venaient feuilleter ton roman... Beaucoup de femmes, c'est ce qui t'a le plus frappé... Tu observais les corps qui

passaient d'un étal à un autre, d'un livre à un autre. Tu ressentais un plaisir interdit lorsque ton livre était saisi par un geste délicat de la main et porté à hauteur de poitrine. On lisait la quatrième de couverture et le livre était aussitôt reposé ou bien on s'attardait sur un chapitre, une page, une phrase... C'était tour à tour magique, frustrant, merveilleusement doux ou incompréhensible... Tu vivais les gens à travers ton bouquin. Tu scrutais la moindre émotion, un sourire béat, un sourcil qui se fronce (pourquoi ?), une moue dubitative, un regard boulimique, des lèvres qui s'entrouvrent dans un spasme érotique que tu étais seul à percevoir, l'indifférence aussi... Parfois tu aurais souhaité intervenir, défendre ta cause, accompagner ce lecteur vraisemblablement égaré dans sa prospection. *Tenez, lisez ce passage, j'y parle de l'amour, le vrai et là, regardez la manière dont j'ai décrit cette plage et ce sable blanc d'un éclat incroyable... Entendez-vous le murmure de l'eau ?* Tu étais vaincu. Rien à faire. Et cette adolescente qui a quasiment lu ton livre dans son entier sans même l'avoir payé ?? Tu aurais voulu la dénoncer au libraire... mais bon, c'est le jeu et puis le plus important n'est pas de vendre mais de toucher l'âme des personnes... Ce premier livre ne s'est pas très bien écoulé mais c'est resté une expérience troublante comme la première fois qu'on fait l'amour, ça reste inscrit dans notre mémoire pour toujours avec un sentiment mitigé de victoire et de défaite (car on vient de quitter définitivement le rivage de l'enfance). Pour ton deuxième texte, tu t'es adressé à un autre éditeur et là, va savoir pourquoi, tu as battu tous les scores. On n'avait pas vu ça depuis *les misérables* de Victor Hugo ! Quel succès !! Tu n'as jamais autant bu de champagne ! C'était une ivresse permanente, une symphonie de bulles. On a commencé à parler de toi, à t'interviewer, à t'inviter à la radio, sur les plateaux de télévision... Tu te sentais mal à l'aise face à cette soudaine sollicitude que tu trouvais quelque peu exagérée... Tu n'étais rien en te levant ce matin-là et soudain, en quelques heures à peine, tu étais devenu un demi-Dieu qui avait tout compris à la littérature et à l'existence. Tu étais désormais *autorisé* à donner des leçons. Les femmes te tombaient dessus comme une pluie de météorites. Tu les accueillais à bras ouverts, évidemment, par charité chrétienne. Tu tenais enfin ta revanche sur la vie qui n'avait pas toujours été facile jusque-là. Tu t'es mis à écrire avec une frénésie nouvelle et tu remettais à ton éditeur un roman par an qui devait toujours paraître avant l'été afin qu'il éclore sur les plages à l'ombre des parasols, comme un fruit estival, frais, coloré mais éphémère... D'ailleurs tu retrouvais régulièrement tes ouvrages en format poche écornés dans les bacs des librairies discount. Des prénoms y étaient parfois inscrits, des phrases soulignées... C'est curieux comme sensation. Tu étais devenu un produit de consommation. On garde toujours près de soi les livres qu'on a adorés et on hésite moins à se défaire des autres... Pourtant ces livres qui sont des objets offerts à la multitude anonyme forment une part de toi et qui plus est une part intime. Tu te livres, tu livres des histoires, parfois des secrets personnels et tout d'un coup, n'importe qui peut venir y plonger son regard. Tu sais que tes mots vont revêtir un sens particulier que tu ignores, qu'ils vont faire écho à une expérience personnelle dont tu ne connais rien non plus... C'est souvent ce que tu constates lorsqu'on te parle de tes textes. Il y a un décalage entre ce que tu as voulu dire, ce que tu as réellement dit et ce que le lecteur a cru lire et comprendre... Comme un malentendu... En une dizaine d'années, tu as gagné ta place dans le hit-parade des auteurs français les plus appréciés. Ton éditeur est tombé fou amoureux de toi. Un soir, après une émission télé, il t'a demandé ce qu'il pouvait faire pour te rendre heureux. Tu as répondu que tu apprécierais une pipe, pour te détendre. Ton éditeur s'est agenouillé devant toi, a déballé ton sexe en érection et l'a engouffré dans sa gorge comme on avale une couleuvre. Heureusement que ton éditeur était une femme, autrement tu ne sais pas ce que tu aurais demandé. Il y a des moments comme ça où tout d'un coup tu te sens le roi du monde. Tout te réussit, l'argent s'entasse avec une logique exponentielle sur ton compte en banque, les femmes pleuvent comme des flocons de neige avec douceur et volupté sous un ciel limpide et ton éditeur se plie en deux pour parfaire ce paradigme... Tu avais une vue panoramique sur la ville éclairée d'un million de

néons, comme un million de vies, un million de lecteurs potentiels qui te regardaient en souriant...



**D**ANS le taxi qui me ramenait chez moi ce matin là, mon smartphone ne cessait de carillonner. Je recevais des messages d'amis étonnés d'apprendre que je n'avais pas réussi à boucler mon dernier roman dans les délais. Mais qu'allaient donc bien pouvoir faire tous ces lecteurs lésés ? Comment allaient-ils occuper leurs journées à la plage, dans les centres de remise en forme, les SPA ?? J'ai cessé de consulter les messages qui pleuvaient et le témoin lumineux rouge qui clignotait sans fin, comme un œil maléfique. Pas réussi à boucler mon roman ? Aaaaarrh !!! Si seulement ce n'était qu'une question de délai !! Je m'enfermerais dans mon bureau pendant des heures, des jours entiers coupé du monde et je rendrais ma copie assez rapidement... Mais non, le problème est autrement plus grave ! Je n'ai pas écrit une seule ligne de ce putain de roman qui ne verra jamais le jour ! Mon éditrice est restée interloquée en feuilletant la rame de papier, les cinq cents feuilles blanches. Elle m'a lancé un regard dubitatif :

– Je crois que tu t'es trompé de pile, tu m'as apporté une ramette de papier vierge !

Elle n'éclata même pas de rire, rendant la chose encore plus dramatique. La nervosité s'accaparait peu à peu ses mains terminées par de longs doigts fins comme des baguettes de sorcière. Elle semblait jouer d'un instrument curieux et invisible. Ses doigts s'agitaient dans un rythme désordonné, faisant disparaître ses phalanges sous le masque de trois ou quatre feuilles, revenant, s'engouffrant à nouveau dans l'épais tapis de feuilles.

– Non, il n'y a rien ici, juste des feuilles vierges.

Elle a levé des yeux affolés sur moi tandis que je contemplais la photo de sa fille et de son chien posée sur son bureau. Je n'osais pas affronter ce raz de marée en train de naître face à moi. Mon instinct de survie me commandait de fuir à toutes jambes. Je lui ai porté un rapide coup d'œil et j'ai vu ses joues outrageusement empourprées. Puis la phrase est tombée comme un couperet:

– Où est le manuscrit ?

J'ai répondu:

– Là, entre tes mains.

– Mais tu plaisantes ? Je viens de te dire que tu t'es trompé ! Tu m'as ramené une ramette de papier vierge !!

– Non, j'ai protesté. C'est mon livre. C'est un livre sur rien, sur l'ennui et la vacuité du monde.

– Ah ! Je vois, tu te mets au chantage maintenant, tu veux renégocier tes droits d'auteur c'est ça ? fulmina-t-elle. Tu sais quoi ? Tu vas retourner immédiatement chez toi et tu vas me rapporter ton livre, sinon...

– Sinon quoi ?

– Sinon, je vais aller le chercher moi-même !

– Il n'y a pas de livre...

– Mais qu'est-ce que tu me racontes ? Ça fait des semaines que tu me dis que tu touches enfin au but, que ça va être ton meilleur texte !! Moi j'ai envoyé des communiqués de presse et dépensé une fortune en publicité. Tu n'as pas vu les posters géants placardés à travers tout le pays, sur les bus, les murs, les métros annonçant la parution prochaine de ton livre ?? Tu sais combien ça a coûté tout ça ?? Et tu crois pouvoir me mener en bateau et regagner ensuite tranquillement tes pénates ? Tu veux peut-être que je te taille une autre pipe ? Enfin, ricana-t-elle la bave aux lèvres comme une hyène enragée, une mini-pipe vu la taille de ton sexe ! (Oh le vilain coup bas !) Écoute, continua-t-elle... je te laisse UN MOIS, pas un jour de plus. Si tu ne respectes pas ce délai, je ferai publier un mauvais texte (écrit par un

mauvais nègre) sous ton nom, puis, je mettrai fin à ton contrat dans des conditions que tu ne peux même pas imaginer. Je saperai ta réputation et tu mourras en place publique avec les déshonneurs du traître. Il ne te restera plus qu'à t'exiler ou à trouver un autre job !

Elle avait pris la peine de crier tout ce venin à pleins poumons devant une paire de secrétaires outrées qui tenaient chacune un téléphone connecté à Dieu sait qui à la main. Lorsque je me suis levé de mon siège en cuir blanc j'ai eu une désagréable sensation de mouillé entre les cuisses. J'ai tourné la tête vers l'open space et j'ai vu des employés médusés. J'ignorais jusque là qu'on pouvait être le témoin de sa propre mort. J'ai lu la stupeur, la déception, la compassion et même la tristesse sur certains visages. Je suis sorti du bureau décomposé et j'ai regagné l'ascenseur avec l'allure d'un corbillard. J'ai remarqué que je transpirais abondamment. Les morts transpirent-ils ? Évidemment. Les corps se vident de leurs fluides.



C'EST alors que quelque chose a basculé en moi. Certains événements ont le pouvoir de remodeler notre esprit, notre perception des choses. Et là, dans ce taxi, je réalisais que je vivais en apnée depuis des années. Mon souffle trop longtemps retenu avait fini par endommager mes organes saturés d'anhydride. J'étais moribond mais je refusais de l'admettre. Non pas par aveuglement mais parce que j'avais peur d'affronter la vérité, tout simplement. Chaque matin je revêtais mon habit de lumière, j'étais beau, j'étais fort, j'étais courageux, je suscitais l'admiration et son pendant, la jalousie. J'avançais dans l'arène, la tête haute, le regard fixant l'horizon vers de lointaines contrées interdites aux communs des mortels. J'étais un demiurge qui allait bientôt se donner en spectacle sous les vivats d'une foule conquise. J'incarnais la réussite, je suscitais des vocations. J'étais heureux. Mais que se passe-t-il après ? Une fois la bête sacrifiée, le sang versé ? Une fois entamé le chemin du retour, celui qui conduit de l'arène au vestiaire puis du vestiaire à la vie ordinaire ?

Quelques nodules, signes d'une activité cancéreuse naissante, s'étaient manifestés. Pour le moment, on n'envisageait pas d'opération. Un traitement médicamenteux devrait suffire. J'ai repensé à mon père qui refusait de mourir et qui a été dévoré par un cancer en trois mois seulement. Je lisais dans ses yeux la détresse de celui qui ne peut plus reculer et qui avance malgré lui vers un gouffre immense qui ne manquerait pas de l'absorber. J'essayais de le rassurer comme je le pouvais. L'ordre des choses était bousculé par la faiblesse du père. Il pleurait devant l'imminence de sa mort, la vraie, celle qui donne le vertige. Comme un enfant apeuré après un cauchemar, il dormait désormais avec la lampe de chevet constamment allumée. La mort vient moins facilement avec la lumière; les peurs sont maintenues à distance. On nourrit l'absurde illusion qu'on pourra peut-être la détourner de son dessein, qu'on pourra négocier un sursis. J'y ai cru moi aussi, un temps. J'ai cru qu'il allait réussir, la convaincre de renoncer. Je l'ai entendu murmurer des promesses déchirantes, confesser des secrets oubliés, pour gagner du temps. Mais il est quand même parti, pendant la nuit. On l'a découvert au petit matin. Aucune grimace de frayeur ne déformait son visage. On ignore s'il a souffert une terrible agonie ou si elle s'est glissée paisiblement dans sa chambre pendant son sommeil. La lampe est restée allumée encore longtemps après son décès. C'est idiot mais on n'osait pas éteindre l'espoir qu'il avait placé en elle. Puis, un jour, l'ampoule a grillé et la lampe n'a plus jamais servi.

J'avais soudain le sentiment d'être *réellement* mort et j'ai pris une décision, malgré la colère. Désormais plus rien ne serait comme avant.

J'ai indiqué au chauffeur de taxi ma nouvelle destination. Dans le rétroviseur, j'ai vu ses yeux s'ouvrir comme des œufs d'autruche !!

– Pardon ? J'ai bien compris ce que vous venez de me demander ?

J'ai hoché la tête de haut en bas.

– Mais... poursuivit-il, j'ai une vie, une famille... je ne peux pas faire un truc pareil !

– Bon, eh bien dans ce cas, laissez-moi au coin de la rue et je prendrai un autre taxi, dis-je sèchement !

Il a stoppé la voiture un peu plus loin, près de la place Vendôme envahie par une armée de touristes en shorts et tongs multicolores. Je m'apprêtais à sortir lorsqu'il a verrouillé les portières. Il a tourné son visage émacié aux pommettes saillantes vers moi. Une lueur dans ses yeux indiquait qu'il s'apprêtait à conclure une affaire lucrative.

– D'accord, dit-il, je veux bien faire ça mais je fixe les conditions. Ça vous coûtera trois mille euros et vous prenez en charge également tous les frais annexes.

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés en route vers l'Espagne. Face à la menace de Rachel, mon éditrice, j'avais choisi de m'exiler. Aurais-je eu la même attitude en temps de guerre, aurais-je fui devant l'avancée de l'ennemi ? Je me suis toujours posé cette question. Il me paraît légitime de vouloir préserver sa vie et celle des siens. Il n'y a aucune honte à cela. En tout cas, moi, j'avais décidé de m'enfuir et de recommencer ma vie ailleurs. Je n'avais échafaudé aucun projet particulier. C'était plutôt une réaction instinctive, irréfléchie. Comme après une agression un enfant désire retrouver la douceur du giron maternel. Il pleure et court vers elle parce que c'est la seule capable de le comprendre et de le consoler. Ses mots, ses baisers et ses caresses agissent comme un onguent miraculeux. Pour ma part, j'étais le dernier représentant de ma lignée et mes parents étaient originaires de la péninsule ibérique... L'Espagne s'est donc imposée à moi comme une évidence. Nous nous sommes arrêtés chez *Fauchon* et j'ai acheté quatre bouteilles de champagne. Je n'ai même pas pris la peine de prendre des verres, je buvais à même le goulot. Au bout de quelques heures de route j'étais complètement saoul et Max, mon chauffeur de taxi, écoutait avec attention le récit de ma vie de dandy littéraire. Lorsque nous nous arrêtions pour manger, remettre de l'essence ou nous soulager aux toilettes, il passait de longues minutes au téléphone avec sa femme me semblait-il. C'était un type sympa, volubile mais qui savait aussi vous écouter attentivement, comme un ami de longue date l'aurait fait. Il posait parfois des questions indiscrettes mais l'alcool aidant, je lui répondais. À un certain degré d'ébriété, on se croit invincible et on livre, parfaitement désinhibé, des secrets à des inconnus. J'ai pas mal dormi aussi. De temps en temps, je me réveillais, et quelques minutes étaient nécessaires pour que je me souvienne où j'étais et où j'allais. Le voyage m'a paru interminable jusqu'à Barcelone où nous sommes arrivés de nuit. La ville somnolait sous une couverture d'iode. Nous avons suivi de larges avenues dominées par de hauts palmiers, puis nous avons écuminé le centre ville à la recherche d'un hôtel. J'ai pris une chambre dans un hôtel quatre étoiles de style gothique. Max avait exigé que je le paye en liquide, ce que je fis et il repartit aussitôt vers la France, avec une irrévérencieuse précipitation. N'étions-nous pas devenus comme des amis au cours de ce long voyage qui était aussi le début de mon exil ? Sans doute était-il pressé de retrouver sa famille... Je me suis fait enregistrer sous le nom farfelu de Monsieur Franco Chorizo. Le réceptionniste, dont je guettais la moindre réaction, n'a même pas gloussé ni émis la moindre remarque. Peut-être pensa-t-il que j'étais un descendant de l'inventeur du chorizo ? Ma chambre était superbement décorée, avec des murs en pierres apparentes, deux fauteuils en cuir marron d'un confort tel que je m'endormis sur l'un deux après avoir terminé une cinquième bouteille de champagne... Au réveil, je ne reconnus rien. J'étais comme perdu. Mes yeux balayaient la pièce à la recherche d'un objet familier tandis que mon cerveau anesthésié par l'abus d'alcool se lançait dans une douloureuse gymnastique. Mais où suis-je ? Il m'a fallu me rendre à la fenêtre, regarder cette ville inconnue pendant une minute au moins, apercevoir des palmiers par-dessus des toits et sentir l'air marin pour me souvenir que j'étais à Barcelone. Mon costume étant en piteux état, j'ai appelé la réception. Dans un espagnol approximatif, j'ai demandé le room service et j'ai remis mon costume à nettoyer. J'ai donné ma taille de chemise et j'ai demandé qu'on m'en achète une nouvelle. Une bleu ciel. J'ai ensuite profité d'un jacuzzi géant dans lequel je pouvais effectuer deux brasses coulées. Je n'avais jamais imaginé que la mort pouvait être aussi douce ! J'ai soudain pensé à mon téléphone et je l'ai cherché partout. Je suis descendu à la réception au cas où je l'aurais perdu en montant dans ma chambre mais il avait disparu. J'ai alors pensé au chauffeur de taxi qui était retourné à Paris. J'avais très certainement oublié mon smartphone dans sa voiture et je n'avais aucun moyen de le joindre. Sans téléphone je me suis senti réellement mort, sans plus aucune attache avec rien ni personne. Cet appareil contenait toute ma vie. En l'égarant, je perdais mes amis, mes connaissances, mes contacts, mes différents codes de connexion. Je perdais ma mémoire. J'étais seul au monde, dans une ville inconnue. Je me suis convaincu que c'était un signe du

destin. C'était le moment de changer de vie, de commencer autre chose. Je suis descendu à la réception en peignoir et pieds nus. Le concierge a levé des yeux révoltés au ciel en m'apercevant comme pour dire: *Tiens donc, manquait plus que ça ! Un illuminé qui va exiger l'impossible juste pour montrer que l'argent permet tout !* J'ai tout de suite perçu son exaspération et pendant que je me dirigeais droit vers lui, je cherchais une idée saugrenue, j'avais envie de m'amuser un peu...

**Lisez la suite dans *Les Rivières éphémères*  
En vente sur ce site**

